

LE RETOUR

Sarah Bernhardt ET DE COQUELIN.

Cherbourg, 6 mai.

Sur le "Lloyd", petit paquebot qui nous emmène au large, au-devant du "Kaiser-Wilhelm", il fait presque aussi froid que le 12 novembre dernier, jour où partaient, pour leur longue tournée de six mois, Mme Sarah Bernhardt et Coquelin que nous attendons, aujourd'hui, M. Maurice Bernhardt, M. Jean Coquelin, M. Hertz, directeur de la Porte-Saint-Martin, et moi.

Il est une heure après midi, et le transatlantique n'est pas encore en vue. En l'attendant, le capitaine du "Lloyd" nous promène autour de l'escadre, arrivée le matin même, en compagnie d'un cuirassé russe. Puis, franchissant la passe, nous voici en pleine mer, un peu secoués par le roulis. Tous les regards scrutent l'horizon. On ne voit rien encore. Nous avançons davantage et, vers deux heures, nous apercevons au loin un long panache de fumée ponctué d'un gros point noir: c'est le "Kaiser-Wilhelm-der-Gross" qui porte dans ses flancs, comme on dit, la fortune dramatique de la France.

Nous revenons dans la rade où il doit stopper. Il approche, et bientôt sur le pont de l'énorme navire allemand, nous pouvons distinguer la multitude des passagers serrés les uns contre les autres, les yeux, les lunettes et les vérasèques braqués sur le pont de notre petit bateau. On va accoster. Nous cherchons parmi les têtes innombrables penchées sur les bastingages celles de Sarah et de Coquelin. Dès qu'on les aperçoit, ce sont des signes et des bonjours. Sarah a vu tout de suite son fils, elle pousse un cri: —Maurice! Maurice!

Elle agit fébrilement son mouchoir vers lui, et de ses deux mains lui envoie des baisers précipités en riant d'un rire ému et nerveux. Coquelin, sur le pont au-dessus, n'a pas vu Jean. Une passerelle est posée entre les deux bateaux, et nous grimpons sur le "Kaiser-Wilhelm". Parmi la foule des passagers curieux, emballés de joie de se revoir, compliments de bienvenue. Sarah entraîne son fils vers la cabine. Coquelin s'écarte avec son fils Jean. Moi, je vais de l'un à l'autre, pour recueillir l'émotion éparse...

Ce sont des questions sur la traversée: "Idéale" sur la santé: "Parfaite" sur le bateau, sa rapidité, son confort, sa propreté, sa cuisine, la courtoisie du commandant allemand et des passagers allemands, pleins de prévenances et de sympathie pour les passagers français: optimisme général et sans mélange. On a mis cinq jours et demi pour venir de New York à Cherbourg! On s'arrête la vitesse? Puis recommencent les congratulations, les sourires de bon accueil, les longs regards silencieux des gens qui s'aiment et se retrouvent.

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et les questions sur Paris, sur les théâtres, sur les amis, sur les enfants!... Mme Sarah Bernhardt, qui s'est dépêchée de revenir pour assister à la première communion de sa petite-fille, est ravie d'arriver à temps. Elle s'informe de Rostand, de son retour de Cambô, de sa santé. Je lui dis: —Il est revenu pour faire ses visites académiques! Qu'est-ce que vous dites de cela? —Elle ne semble pas approuver beaucoup cette tentative d'officialisation de ses succès: —Pourquoi? se demandait-elle. Pourquoi? —Elle ajoute, sur son ton de tendresse et de mansuétude: —C'est un enfant!

Dans sa cabine, fiché sur le velours d'un meuble, se dresse un petit drapeau français: —C'est le commandant qui, très gracieusement, me l'a envoyé hier, jour de fête à bord, dernier dîner des passagers. —Vous y avez assisté? —Non, je ne quitte jamais ma cabine, jamais, jamais, excepté pour mon bain du matin. C'est que je n'aime pas beaucoup qu'on me regarde comme une bête curieuse. Alors, je ne mets jamais le nez dehors. —Qu'est-ce que vous faites donc de toutes vos journées? —Je lis, j'écris, je cause, je joue au "salta", à l'alma. —Et vous regardez la mer? —Non, jamais! Car, chose curieuse, moi qui aime tant la mer, quand je suis devant elle, je me mets à la détester, à la haïr dès qu'elle me porte. —C'est peut-être que vous en avez peur? —Pas du tout! C'est même la seule mort que je ne craigne pas.

Pourtant, elle m'arone, en riant, qu'elle s'était informée près du commandant de ce qu'il valait mieux faire en cas de naufrage? Fallait-il se jeter dans les canots? —Non, avait répondu le marin, il faut s'attacher une ceinture de sauvetage sous les bras, et tâcher de s'accrocher à une forte épave, le plus loin qu'on peut du navire, pour être hors de la zone d'engloutissement. On repêche toujours ceux qui surnaagent... —Il faudra essayer cela, dit-elle, en riant. Coquelin vint embrasser Sarah: —Voilà comme c'a toujours été depuis six mois! dit-il gaiement à son fils. N'est-ce pas, Sarah? —C'est vrai, répond-elle. Pas un naufrage! Et, dehors, Coquelin me confia: —Au fond, elle ne me connaissait pas. Jusqu'à ce voyage, nous qui étions liés depuis trente ans, puisque je l'avais connue au Conservatoire, nous n'avions jamais en une heure de conversation suivie!... Peut-on appeler cela se connaître!

Sur le pont, je rencontre les frères Jean et Edouard de Reszké: —Nous sommes enchantés de notre voyage. Bonne santé et bonnes affaires pour Maurice Grau. A la représentation donnée à son bénéfice, la veille de notre départ, avec Sarah, Coquelin, tout le monde, on a fait 100,000 francs de recette! Les bagages embarqués sur le "Lloyd" et les passagers pour Paris descendus, nous voici partis au son de l'orchestre du "Kaiser-Wilhelm" qui va faire route pour Southampton et Brême. En nous éloignant, le puissant navire nous apparaît dans toute sa colossale beauté. Il mesure 206 mètres de long! —Est-ce une coïncidence? Voici le sous-marin "Narval", à cent

mètres à peine du transatlantique allemand, qui fait ses manœuvres. Il ne paraît pas plus gros qu'une baleine. Il plonge sous nos yeux. Peu à peu, il disparaît... Où est-il? Rien ne peut l'indiquer. Sous les flancs du "Kaiser-Wilhelm"! Nous voici dans le train transatlantique. On s'installe dans les compartiments retenus d'avance. On dinera à six heures et demie. Mme Sarah Bernhardt m'invite à dîner avec elle et son fils, et nous allons nous mettre à table dans le wagon-restaurant. On se remet à causer. J'apprends que la tournée a donné 166 représentations. La pièce qui a eu le plus de succès et qui a fait les plus fortes recettes, c'est "l'Aiglon" qu'on a joué 83 fois, juste la moitié du nombre total des représentations; "Cyrano", qui est joué depuis quatre ans en Amérique, n'a eu que 23 représentations. Viennent ensuite "la Dame aux Camélias", "la Tosca", etc.

Elle me raconte sa fameuse chasse au crocodile, dont on a tant parlé dans les journaux américains. C'était à la Nouvelle-Orléans. Son fils était allé la rejoindre vers le milieu de son voyage. Des amis avaient organisé cette chasse entre deux représentations. —On se rend sur le lieu de la chasse dans de petites pirogues à une seule place, conduites par un Indien, à travers les baïsses—c'est à dire les forêts vierges marécageuses qui composent presque tout le territoire de la Nouvelle-Orléans. A de certains moments, et pendant des heures, il faut marcher sur un sol de roseaux coupé de mares et de trous pleins d'eau. Promenade fatigante et difficile. On s'y mouille! Elle avait revêtu des bottes de caoutchouc, mais Coquelin ne s'était pas équipé. Aussi fut-il trempé!

—Les crocodiles se glissent sous le sol des roseaux, dans des refuges profonds où on doit aller les chercher. Les Indiens dressés à ce sport, découvrent vite leur gîte. Ils se mettent à l'eau et, à l'aide de longues tiges de fer, ils forcent la bête à sortir de son trou. Les chasseurs sont prévenus de la sortie du crocodile par le mouvement d'une baguette de bois qu'ils ont placée à l'orifice du trou et dont l'extrémité se trouve à fleur d'eau. Les Indiens l'appellent en imitant son cri qui est une sorte de gémissement aigu d'enfant. Le crocodile, sorti de son gîte, apparaît sur l'eau, en baillant de sa gueule énorme. Armée d'un fauj, je tirai sur la bête, mais la manquée! il faut pour la tuer, l'atteindre entre les deux yeux. Le crocodile, effrayé, disparut. Mais, chose extraordinaire, au bout d'un instant, il se montra de nouveau! Cette fois, ma belle l'atteignit en plein front. Mon fils l'acheva d'une balle de revolver, et on amena la dépouille de la bête qui mesurait trois mètres.

Elle l'a rapportée avec elle. De la peau, elle fera faire un bavoir pour son fils et un portefeuille pour M. Rostand. Coquelin, lui, plus modeste, avait tué des râles d'eau, des rats musqués, des canards sauvages. Par la portière du wagon, nous admirons la campagne normande qui se déroule, toute verte d'une verdure crue et acide de printemps. —De l'herbe et des feuilles! s'exclame la grande artiste, avec une joie sincère, qu'il y a longtemps que nous n'en avons vu! Là-bas, en ce moment, pas un brin d'herbe, pas une jeune pousse. Quels tristes paysages! Pitt-

aburg, je me souviens, une forêt de toyaux qui se dressent en l'air et qui s'allument la nuit. Pas autre chose!... Ce sont les cheminées des usines... C'est effrayant de mélancolie! —Et elle s'interrompt en voyant, sur la pente des vallons, des primevères et des champs de genêts dorés. Puis ce sont des vergers tout blancs, des pommières en fleurs. Sur tout cela, le soleil couchant. —Et ces petites maisons, comme elles sont mignonnes, et qu'elles sont reposantes à voir! L'endant six mois, n'avoir vu que des maisons de vingt étages, pensez donc! On oublie ce que c'est qu'un toit. —Et vous n'avez pas été une seule fois malade? —Si, une seule, à Pittsburg, justement. Ah! j'étais assez furieuse. J'avais attrapé froid, sans doute, et je me sentais des douleurs au poulmon. J'étais sûre que j'avais une pleurésie. Je rageais, comme bien vous pensez! J'en ai pu jouer le soir. Mais le lendemain cela allait mieux et, pour me venger, j'ai joué deux fois dans la journée, matinée et soirée. —Alors, tout a bien marché? Pas la moindre bronchite, pas le plus petit nuage! —Et je m'amuse à lui répéter ce que Coquelin m'avait dit: qu'elle ne le connaissait pas avant cette tournée. —C'est lui qui ne me connaissait pas!... Mais "c'est un brave homme". Nous avons été très amis tout le temps. Notre repas terminé, nous rejoignons nos compartiments. Mme Sarah Bernhardt se met à une partie de "salta", avec son fils, et Coquelin va dîner, à son tour, avec Jean Coquelin et M. Hertz, directeur de la Porte-Saint-Martin. Je vais leur tenir compagnie.

Coquelin parle de Cazin, le grand peintre qui vient de mourir, et qui était son ami cher: —Savez-vous ce qui l'a tué? Ce sont les centaines d'étages qu'il a montés pour faire ses visites académiques. Il avait une maladie de cœur. C'est de ce moment-là que son état empira. Comme c'est curieux, cette petite faiblesse, chez un artiste de cette envergure! Moi, je pense qu'un homme qui a une vraie œuvre ne doit rien être que lui-même: sa gloire est dans ses œuvres, et il ne doit la rechercher que là... Il serait peut-être encore parmi nous, à faire des tableaux, des chefs d'œuvre!... Pauvre cher ami... Pais nous parlons du "Quo Vadis"? choisi par lui, et monté en son absence. Il se réjouit du succès considérable de l'œuvre. Il ira le jour jeudi, avec Sarah qui s'y intéresse extrêmement. Elle a obtenu, pour son fils, l'autorisation de Sienkiewicz de mettre à la scène: "Par le fer et par le feu", une œuvre de l'auteur de "Quo Vadis?" violente, dramatique, mouvementée, à laquelle Coquelin avait également pensé.

Coquelin est, lui aussi, ravi de sa tournée. Il a retrouvé là-bas, dans "Cyrano", son grand succès de Paris. Il a joué Flambeau, de l'"Aiglon", avec une joie immense, et il se fait une fête de le reprendre, l'hiver prochain, à Paris, près de Sarah. Il a joué aussi le fossoyeur, d'"Hamlet", Scarpia, dans "la Tosca", et le père Duval, dans "la Dame aux Camélias". Il a, pour ce dernier rôle, des attestations brillantes de la main de Sarah. Les soirs où on jouait cette pièce, au lieu d'écrire à Armand, dans la scène fameuse de la rupture, elle écrivait à Coquelin de courts billets ainsi conçus: "Tu es merveilleux, bravo!" ou bien: "Epatant, tu es épatant! Je

millier qui se déroulait sous ses yeux et dont la beauté s'épanouissait dans la claire lumière du matin. De cette beauté, elle n'avait jamais été saisie et pénétrée au même degré. Etait-ce parce que dans ses rêveries, elle venait d'entrevoir la possibilité de s'éloigner pour longtemps, peut-être pour toujours de ces lieux charmants où tout lui rappelait les moindres incidents de sa vie passée? Elle n'aurait pu le dire. Mais une admiration d'une vivacité particulière s'empara d'elle au spectacle éblouissant des eaux bleues toutes criblées d'étoiles, et de ses montagnes sous la brise et des montagnes prochaines dressées sur l'horizon, étalant au soleil qui caressait de ses feux la neige de ses pics, l'émeraude des prés et des bois dont leurs pentes étaient converties. Elle demeura là pendant quelques minutes, haletante d'un émoi soudain et mystérieux, des larmes aux paupières, comme si c'était déjà l'heure de cet adieu et de cette séparation que ses réflexions l'avaient conduite à prévoir. Puis, elle pensa un grand soupir et se prépara à rentrer. Mais, à l'improviste, son nom prononcé à demi-voix, derrière elle, la fit se retourner. D'un étroit sentier qui s'ouvrait sur la route riveraine du lac, à gauche de la maison de ses parents,

un jeune homme venait de surgir qui se dirigeait de son côté. Coiffé d'un chapeau mou en feutre noir sous lequel se déroulaient les boucles soyeuses d'une chevelure blonde et vêtue d'un complet gris qui dessinait les formes fines de ses membres sveltes et vigoureux, ce jeune homme ne semblait pas avoir plus de vingt-trois ou vingt-quatre ans. L'intelligence éclatait dans ses yeux bleus que mélancolisait une habituelle expression de rêverie et de celle de ses traits un observateur d'âme eût conclu qu'il y avait dans la sienne autant de droiture et de bonté que d'élégance native dans l'ensemble de sa personne. En le voyant sortir du petit chemin, Ninette n'avait pu dissimuler son contentement et sa surprise. Sa figure s'éclaircit et, quand il fut près d'elle, elle murmura d'un accent de plaisir: —Mais d'où venez-vous, monsieur Julien? Comment êtes-vous là? Qu'y faites-vous? —Hier soir, lorsque après l'office nous avons quitté la tribune, répondit-il, vous avez disparu si vite, mademoiselle Ninette, que je n'ai pu vous féliciter. Je tenais cependant à vous dire que votre voix m'a remué jusqu'au fond du cœur. Il y a en vous l'étoffe d'une grande cantatrice. C'est l'opinion de tous ceux qui vous écoutaient et qui vous auraient applaudi si nous

gossier cent mille francs de rente, on avait pu croire que sa bienveillance naturelle lui dictait ce langage ou que tout au moins ses pronostics, pour une petite part de vérité contenaient une grande part d'illusions. Mais, après la solennelle expérience de la veille, après cette éclatante confirmation de son premier jugement, il fallait bien se rendre à l'évidence et reconnaître qu'il ne s'était pas trompé. De là ce trouble d'âme dont avaient été saisis en même temps Villeroy, sa femme et sa fille et dont aucun d'eux n'osait encore faire part aux deux autres dans la crainte d'être désapprouvé et de soulever des protestations. Jusqu'à ce jour le père et la mère n'avaient nourri que des ambitions limitées et Ninette elle-même, quand elle envisageait son avenir, ne le voyait pas différent de celui de ses parents. Comme sa mère, elle épouserait un brave homme honnête et laborieux, qui l'aimerait et qu'elle aimerait. Comme sa mère aussi, elle aurait des enfants qu'elle élèverait dans l'amour du bien et la crainte de Dieu et telle serait aussi la destinée de sa sœur et de son frère. Si simple était sa vie et si clairement tracée d'avance qu'elle n'avait jamais été tentée de la concevoir autrement. Mais, depuis la veille, elle était hantée par d'autres rêves. On les prophétisait de Bonafous

ne voulaient rien dire ou elles annonçaient des métamorphoses prochaines qui ne pouvaient s'opérer qu'autant que la famille se prêterait à leur réalisation. En dépit de son inexpérience, Ninette comprenait bien que pour posséder cette fortune mise inopinément à sa portée, il fallait d'abord vouloir la conquérir et que ce n'était pas en restant à Annecy qu'elle pourrait la reconquérir. Telle avant tout d'acquiescer la science qui lui manquait, où l'apprendrait-elle si ce n'est là où on la professe, et si peu qu'elle ait des moyens de l'apprendre, pouvait-elle ignorer que ce n'est qu'à Paris, à Paris seulement qu'on trouve des maîtres sans lesquels on ne saurait accéder aux degrés de la réputation et de la gloire? Au seuil de la carrière ouverte à ses regards par Bonafous, elle se voyait donc tout d'abord séparée de ses parents. A cette première vision d'un sacrifice nécessaire, s'en ajoutaient d'autres qui achevaient de la troubler: ce grand Paris où elle serait seule, des professeurs qu'elle redoutait déjà, ne les connaissant pas, des efforts de toutes les heures pour se mettre en état de remporter des triomphes, une salle de théâtre où, sous les regards de spectateurs dont la sévérité par avance la déconcertait, elle devrait se faire entendre.

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

aburg, je me souviens, une forêt de toyaux qui se dressent en l'air et qui s'allument la nuit. Pas autre chose!... Ce sont les cheminées des usines... C'est effrayant de mélancolie! —Et elle s'interrompt en voyant, sur la pente des vallons, des primevères et des champs de genêts dorés. Puis ce sont des vergers tout blancs, des pommières en fleurs. Sur tout cela, le soleil couchant. —Et ces petites maisons, comme elles sont mignonnes, et qu'elles sont reposantes à voir! L'endant six mois, n'avoir vu que des maisons de vingt étages, pensez donc! On oublie ce que c'est qu'un toit. —Et vous n'avez pas été une seule fois malade? —Si, une seule, à Pittsburg, justement. Ah! j'étais assez furieuse. J'avais attrapé froid, sans doute, et je me sentais des douleurs au poulmon. J'étais sûre que j'avais une pleurésie. Je rageais, comme bien vous pensez! J'en ai pu jouer le soir. Mais le lendemain cela allait mieux et, pour me venger, j'ai joué deux fois dans la journée, matinée et soirée. —Alors, tout a bien marché? Pas la moindre bronchite, pas le plus petit nuage! —Et je m'amuse à lui répéter ce que Coquelin m'avait dit: qu'elle ne le connaissait pas avant cette tournée. —C'est lui qui ne me connaissait pas!... Mais "c'est un brave homme". Nous avons été très amis tout le temps. Notre repas terminé, nous rejoignons nos compartiments. Mme Sarah Bernhardt se met à une partie de "salta", avec son fils, et Coquelin va dîner, à son tour, avec Jean Coquelin et M. Hertz, directeur de la Porte-Saint-Martin. Je vais leur tenir compagnie.

Coquelin parle de Cazin, le grand peintre qui vient de mourir, et qui était son ami cher: —Savez-vous ce qui l'a tué? Ce sont les centaines d'étages qu'il a montés pour faire ses visites académiques. Il avait une maladie de cœur. C'est de ce moment-là que son état empira. Comme c'est curieux, cette petite faiblesse, chez un artiste de cette envergure! Moi, je pense qu'un homme qui a une vraie œuvre ne doit rien être que lui-même: sa gloire est dans ses œuvres, et il ne doit la rechercher que là... Il serait peut-être encore parmi nous, à faire des tableaux, des chefs d'œuvre!... Pauvre cher ami... Pais nous parlons du "Quo Vadis"? choisi par lui, et monté en son absence. Il se réjouit du succès considérable de l'œuvre. Il ira le jour jeudi, avec Sarah qui s'y intéresse extrêmement. Elle a obtenu, pour son fils, l'autorisation de Sienkiewicz de mettre à la scène: "Par le fer et par le feu", une œuvre de l'auteur de "Quo Vadis?" violente, dramatique, mouvementée, à laquelle Coquelin avait également pensé.

Coquelin est, lui aussi, ravi de sa tournée. Il a retrouvé là-bas, dans "Cyrano", son grand succès de Paris. Il a joué Flambeau, de l'"Aiglon", avec une joie immense, et il se fait une fête de le reprendre, l'hiver prochain, à Paris, près de Sarah. Il a joué aussi le fossoyeur, d'"Hamlet", Scarpia, dans "la Tosca", et le père Duval, dans "la Dame aux Camélias". Il a, pour ce dernier rôle, des attestations brillantes de la main de Sarah. Les soirs où on jouait cette pièce, au lieu d'écrire à Armand, dans la scène fameuse de la rupture, elle écrivait à Coquelin de courts billets ainsi conçus: "Tu es merveilleux, bravo!" ou bien: "Epatant, tu es épatant! Je

millier qui se déroulait sous ses yeux et dont la beauté s'épanouissait dans la claire lumière du matin. De cette beauté, elle n'avait jamais été saisie et pénétrée au même degré. Etait-ce parce que dans ses rêveries, elle venait d'entrevoir la possibilité de s'éloigner pour longtemps, peut-être pour toujours de ces lieux charmants où tout lui rappelait les moindres incidents de sa vie passée? Elle n'aurait pu le dire. Mais une admiration d'une vivacité particulière s'empara d'elle au spectacle éblouissant des eaux bleues toutes criblées d'étoiles, et de ses montagnes sous la brise et des montagnes prochaines dressées sur l'horizon, étalant au soleil qui caressait de ses feux la neige de ses pics, l'émeraude des prés et des bois dont leurs pentes étaient converties. Elle demeura là pendant quelques minutes, haletante d'un émoi soudain et mystérieux, des larmes aux paupières, comme si c'était déjà l'heure de cet adieu et de cette séparation que ses réflexions l'avaient conduite à prévoir. Puis, elle pensa un grand soupir et se prépara à rentrer. Mais, à l'improviste, son nom prononcé à demi-voix, derrière elle, la fit se retourner. D'un étroit sentier qui s'ouvrait sur la route riveraine du lac, à gauche de la maison de ses parents,

un jeune homme venait de surgir qui se dirigeait de son côté. Coiffé d'un chapeau mou en feutre noir sous lequel se déroulaient les boucles soyeuses d'une chevelure blonde et vêtue d'un complet gris qui dessinait les formes fines de ses membres sveltes et vigoureux, ce jeune homme ne semblait pas avoir plus de vingt-trois ou vingt-quatre ans. L'intelligence éclatait dans ses yeux bleus que mélancolisait une habituelle expression de rêverie et de celle de ses traits un observateur d'âme eût conclu qu'il y avait dans la sienne autant de droiture et de bonté que d'élégance native dans l'ensemble de sa personne. En le voyant sortir du petit chemin, Ninette n'avait pu dissimuler son contentement et sa surprise. Sa figure s'éclaircit et, quand il fut près d'elle, elle murmura d'un accent de plaisir: —Mais d'où venez-vous, monsieur Julien? Comment êtes-vous là? Qu'y faites-vous? —Hier soir, lorsque après l'office nous avons quitté la tribune, répondit-il, vous avez disparu si vite, mademoiselle Ninette, que je n'ai pu vous féliciter. Je tenais cependant à vous dire que votre voix m'a remué jusqu'au fond du cœur. Il y a en vous l'étoffe d'une grande cantatrice. C'est l'opinion de tous ceux qui vous écoutaient et qui vous auraient applaudi si nous

gossier cent mille francs de rente, on avait pu croire que sa bienveillance naturelle lui dictait ce langage ou que tout au moins ses pronostics, pour une petite part de vérité contenaient une grande part d'illusions. Mais, après la solennelle expérience de la veille, après cette éclatante confirmation de son premier jugement, il fallait bien se rendre à l'évidence et reconnaître qu'il ne s'était pas trompé. De là ce trouble d'âme dont avaient été saisis en même temps Villeroy, sa femme et sa fille et dont aucun d'eux n'osait encore faire part aux deux autres dans la crainte d'être désapprouvé et de soulever des protestations. Jusqu'à ce jour le père et la mère n'avaient nourri que des ambitions limitées et Ninette elle-même, quand elle envisageait son avenir, ne le voyait pas différent de celui de ses parents. Comme sa mère, elle épouserait un brave homme honnête et laborieux, qui l'aimerait et qu'elle aimerait. Comme sa mère aussi, elle aurait des enfants qu'elle élèverait dans l'amour du bien et la crainte de Dieu et telle serait aussi la destinée de sa sœur et de son frère. Si simple était sa vie et si clairement tracée d'avance qu'elle n'avait jamais été tentée de la concevoir autrement. Mais, depuis la veille, elle était hantée par d'autres rêves. On les prophétisait de Bonafous

ne voulaient rien dire ou elles annonçaient des métamorphoses prochaines qui ne pouvaient s'opérer qu'autant que la famille se prêterait à leur réalisation. En dépit de son inexpérience, Ninette comprenait bien que pour posséder cette fortune mise inopinément à sa portée, il fallait d'abord vouloir la conquérir et que ce n'était pas en restant à Annecy qu'elle pourrait la reconquérir. Telle avant tout d'acquiescer la science qui lui manquait, où l'apprendrait-elle si ce n'est là où on la professe, et si peu qu'elle ait des moyens de l'apprendre, pouvait-elle ignorer que ce n'est qu'à Paris, à Paris seulement qu'on trouve des maîtres sans lesquels on ne saurait accéder aux degrés de la réputation et de la gloire? Au seuil de la carrière ouverte à ses regards par Bonafous, elle se voyait donc tout d'abord séparée de ses parents. A cette première vision d'un sacrifice nécessaire, s'en ajoutaient d'autres qui achevaient de la troubler: ce grand Paris où elle serait seule, des professeurs qu'elle redoutait déjà, ne les connaissant pas, des efforts de toutes les heures pour se mettre en état de remporter des triomphes, une salle de théâtre où, sous les regards de spectateurs dont la sévérité par avance la déconcertait, elle devrait se faire entendre.

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre. Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves. Là, elle dut subir de nouveaux éloges. Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa diction, l'expression de son chant, on le lui répétait. Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en avaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient

Et cet avenir ressemblait si peu au présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses. Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain. Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur. Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer, elle s'entendit appeler. C'était une des religieuses qui l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre